

BAGARRE

L'arbre m'a donné une arme, fibre aussi longue qu'un épieu qui reposait verticale à côté de moi, épointée et durcie à une extrémité par la foudre, élargie à l'autre. J'ai attendu patiemment qu'ils reviennent. Je les ai écoutés passer, petits groupes épars qui ne criaient plus, fatigués par leur course déraisonnable qui succédait à l'excitation de la nuit. Je suis encore resté longuement dans la cavité pour laisser du temps aux retardataires, à ceux qui s'étaient tordu la cheville dans leur exaltation, à ceux qui avaient fumé trop de haschisch et titubaient, souffle court après un effort inaccoutumé. Je suis remonté sur le socle des sept bouleaux et me suis trouvé surplombant celui que entre tous je n'escomptais pas : le géant borgne croisé quand j'avais gravi les escaliers du basalte.

Il m'a vu aussitôt. Un sourire mauvais a plissé sa face de brute et il s'est avancé en brandissant un énorme gourdin aussi noueux que lui. Il a prélué par des insultes tonitruantes, me traitant de salaud, de minable, de faux cul... Il disposait d'un ample répertoire. Je ne lui voulais pas de mal et l'ai laissé s'époumoner avant de lui affirmer que je ne raconterais rien de ce que j'avais vu et subi ; qu'il ne s'occupe donc pas de moi et regagne tranquillement son village.

Mes propos conciliants ne l'ont pas calmé. Tout près de l'arbre il éructe à nouveau son lot d'injures, plus limité que je ne l'avais cru, en ajoutant toutefois qu'il me voue une haine particulière parce qu'elle l'a engueulé à cause de moi, cochon de menteur qui ai raconté qu'il m'a laissé passer sans me voir, lui PhiPhi l'Altesse. Il conclut par quelques moulinets de sa massue, l'affirmation qu'il aura ma peau de tocard et entreprend sur-le-champ d'asséner des coups de gourdin dont le moindre me briserait les jambes.

Il m'est facile de les éviter en sautant au long de la circonférence du tronc sur lequel il s'obstine à taper si puissamment qu'il fait éclater des morceaux d'écorce. Conscient de ma position critique, car cette situation ne peut s'éterniser, je suis surtout sensible au ridicule de la scène. Ménageant mon souffle, je continue à passer d'un jeune bouleau à l'autre, et lui persiste à tourner et cogner absurdement comme un bûcheron, infatigable au point de m'insulter entre deux coups, d'une voix dont la

puissance ne décroît pas. Son visage se convulse et son œil unique s'injecte de sang. Pour être plus libre de mes mouvements j'ai déposé mon épieu dans la cavité du tronc. Je répugne à m'en servir contre cette masse stupide. Vient pourtant le moment où je n'ai plus le choix car ses hurlements risquent à la longue d'alerter quelque autre poursuivant ; je connais maintenant le rythme de ses coups d'assommer ainsi que ses gestes, étonnamment répétitifs, et sais comment frapper. Son crâne est certainement moins résistant, moins protégé par sa tignasse rousse qu'il ne semble, et je pourrai l'étourdir.

Mais, exaspéré sans doute par mes continuelles évasions, il a jeté sa massue et, d'un bond stupéfiant, ceinturé mes deux jambes. Je suis tombé sur lui, l'épieu solidement tenu dans ma main, et j'ai entendu un hurlement sauvage en même temps que, libéré, je me suis retrouvé allongé sur le sol. J'ai roulé autour de l'arbre hors de sa portée avant de lever les yeux.

Il bat l'air de ses bras en rugissant et, à la place de son œil, il n'y a plus qu'un creux orbital d'où jaillit le sang, un sang épais qui noircit sa joue, se coagule dans sa barbe et dégoutte sur l'herbe. Il tourne sur lui-même pour m'empoigner et ses vociférations de souffrance s'entrecourent de menaces indistinctes. Mon épieu sanglant gît à quelques pas.

Il m'a deviné derrière le tronc, fonce avec une puissance de taureau, bras tendus vers la terre, front penché... et il percute l'arbre de tout son poids. Il s'affale d'un coup, assommé, masse de chair et de muscles qui me paraît enfin redoutable.

J'ai repris l'épieu et l'ai soigneusement lavé dans l'eau du ruisseau.